

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondé le 1er Septembre 1827
Publié par la Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La.
Téléphone Main 4100
Enregistré à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme matière de deuxième classe conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.
Au Louisiana et au Mississippi, \$2.00 par an
Pour les Etats-Unis, \$3.00 par an
Par mois

La Merveille de Demain

Elle sera tellement stupéfiante qu'elle laissera loin derrière elle tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour et qu'elle changera littéralement la vie actuelle. Ce sera une invention dont les conséquences seront incalculables bien qu'au premier abord cela ne paraisse pas ainsi. Mais au deuxième regard, comme dit l'autre, ça change.

Le Différend Anglo-Russe

Le différend anglo-russe est arrivé à une conclusion: le gouvernement anglais se déclare satisfait des engagements pris par la République des Soviets.

Quel était le fond de l'histoire? A travers de nombreux motifs de mécontentement qu'alléguait le gouvernement britannique, il semble bien que le principal était la propagande soviétique en Asie; cette propagande, soit à Kaboul, soit à Téhéran, menaçait directement les Indes. Dans les Indes mêmes, des arrestations de bolchevistes hindous montrèrent qu'ils avaient été instruits à Moscou dans une école de propagande.

L'accord commercial du 18 mai 1921, conclu entre la Grande-Bretagne et la Russie soviétique, interdisait ces manœuvres; mais le gouvernement de Moscou paraît n'avoir tenu aucun compte de ses propres engagements. Comme il arrive souvent en ce cas, ce ne fut pas sur ce sujet essentiel que la querelle s'engagea. Un chalutier anglais sur la côte de Mourman, lord Curzon prit occasion de cet incident pour adresser au gouvernement soviétique, le 8 mai, une note extrêmement raide, où il exigeait satisfaction complète sur tous les points, et où il menaçait de dénoncer l'accord commercial de 1921. Le gouvernement russe répondit par une note assez évasive; mais en même temps, M. Krassin accourait à Londres. Il assistait, le 15 mai, à une délibération des Communes sur la conduite à tenir envers la Russie et voyait, le 17, lord Curzon, et le 23 mai, il lui adressait un mémorandum où il abattait son propre jeu. Ce jeu consistait à profiter du conflit lui-même pour attirer la Grande-Bretagne à une conférence, où seraient réglées les questions de propagande. Cette conférence équivaut à une reconnaissance de la République soviétique. Le gouvernement britannique ne se laissa pas attirer dans le piège et, le 28 mai, lord Curzon répondit qu'il ne voyait pas la nécessité de se rencontrer avec M. Tchitcherine, comme la note du 23 le proposait, la propagande n'étant pas matière à discussion. Il déclarait nettement qu'il fallait en finir, et il présentait au gouvernement soviétique une formule à signer, qui était l'engagement réciproque de s'abstenir de toute propagande hostile.

Le 4 juin, le gouvernement soviétique acceptait de signer, et le 11, M. Krassin faisait connaître cette acceptation au Foreign Office. Le 13, le gouvernement britannique constatant que la Russie avait accepté les principales conditions posées par lord Curzon, déclarait cette correspondance close.

On ne peut guère se faire d'illusions sur l'inanité des engagements pris par Moscou. Et il faudrait beaucoup de simplicité pour s'imaginer que les promesses de 1923 seront mieux tenues que celles de 1921. Des deux agents russes dont la Grande-Bretagne demandait le rappel, Rasokolnikoff à Kaboul, et Choumatsky à Téhéran. Ce premier est en effet rappelé, mais par le jeu d'un simple mouvement diplomatique, mais le second reste à Téhéran, à condition d'être sage.

On ne peut guère se faire d'illusions sur l'inanité des engagements pris par Moscou. Et il faudrait beaucoup de simplicité pour s'imaginer que les promesses de 1923 seront mieux tenues que celles de 1921. Des deux agents russes dont la Grande-Bretagne demandait le rappel, Rasokolnikoff à Kaboul, et Choumatsky à Téhéran. Ce premier est en effet rappelé, mais par le jeu d'un simple mouvement diplomatique, mais le second reste à Téhéran, à condition d'être sage.

On ne peut guère se faire d'illusions sur l'inanité des engagements pris par Moscou. Et il faudrait beaucoup de simplicité pour s'imaginer que les promesses de 1923 seront mieux tenues que celles de 1921. Des deux agents russes dont la Grande-Bretagne demandait le rappel, Rasokolnikoff à Kaboul, et Choumatsky à Téhéran. Ce premier est en effet rappelé, mais par le jeu d'un simple mouvement diplomatique, mais le second reste à Téhéran, à condition d'être sage.

On ne peut guère se faire d'illusions sur l'inanité des engagements pris par Moscou. Et il faudrait beaucoup de simplicité pour s'imaginer que les promesses de 1923 seront mieux tenues que celles de 1921. Des deux agents russes dont la Grande-Bretagne demandait le rappel, Rasokolnikoff à Kaboul, et Choumatsky à Téhéran. Ce premier est en effet rappelé, mais par le jeu d'un simple mouvement diplomatique, mais le second reste à Téhéran, à condition d'être sage.

On ne peut guère se faire d'illusions sur l'inanité des engagements pris par Moscou. Et il faudrait beaucoup de simplicité pour s'imaginer que les promesses de 1923 seront mieux tenues que celles de 1921. Des deux agents russes dont la Grande-Bretagne demandait le rappel, Rasokolnikoff à Kaboul, et Choumatsky à Téhéran. Ce premier est en effet rappelé, mais par le jeu d'un simple mouvement diplomatique, mais le second reste à Téhéran, à condition d'être sage.

On ne peut guère se faire d'illusions sur l'inanité des engagements pris par Moscou. Et il faudrait beaucoup de simplicité pour s'imaginer que les promesses de 1923 seront mieux tenues que celles de 1921. Des deux agents russes dont la Grande-Bretagne demandait le rappel, Rasokolnikoff à Kaboul, et Choumatsky à Téhéran. Ce premier est en effet rappelé, mais par le jeu d'un simple mouvement diplomatique, mais le second reste à Téhéran, à condition d'être sage.

On ne peut guère se faire d'illusions sur l'inanité des engagements pris par Moscou. Et il faudrait beaucoup de simplicité pour s'imaginer que les promesses de 1923 seront mieux tenues que celles de 1921. Des deux agents russes dont la Grande-Bretagne demandait le rappel, Rasokolnikoff à Kaboul, et Choumatsky à Téhéran. Ce premier est en effet rappelé, mais par le jeu d'un simple mouvement diplomatique, mais le second reste à Téhéran, à condition d'être sage.

On ne peut guère se faire d'illusions sur l'inanité des engagements pris par Moscou. Et il faudrait beaucoup de simplicité pour s'imaginer que les promesses de 1923 seront mieux tenues que celles de 1921. Des deux agents russes dont la Grande-Bretagne demandait le rappel, Rasokolnikoff à Kaboul, et Choumatsky à Téhéran. Ce premier est en effet rappelé, mais par le jeu d'un simple mouvement diplomatique, mais le second reste à Téhéran, à condition d'être sage.

On ne peut guère se faire d'illusions sur l'inanité des engagements pris par Moscou. Et il faudrait beaucoup de simplicité pour s'imaginer que les promesses de 1923 seront mieux tenues que celles de 1921. Des deux agents russes dont la Grande-Bretagne demandait le rappel, Rasokolnikoff à Kaboul, et Choumatsky à Téhéran. Ce premier est en effet rappelé, mais par le jeu d'un simple mouvement diplomatique, mais le second reste à Téhéran, à condition d'être sage.

On ne peut guère se faire d'illusions sur l'inanité des engagements pris par Moscou. Et il faudrait beaucoup de simplicité pour s'imaginer que les promesses de 1923 seront mieux tenues que celles de 1921. Des deux agents russes dont la Grande-Bretagne demandait le rappel, Rasokolnikoff à Kaboul, et Choumatsky à Téhéran. Ce premier est en effet rappelé, mais par le jeu d'un simple mouvement diplomatique, mais le second reste à Téhéran, à condition d'être sage.

On ne peut guère se faire d'illusions sur l'inanité des engagements pris par Moscou. Et il faudrait beaucoup de simplicité pour s'imaginer que les promesses de 1923 seront mieux tenues que celles de 1921. Des deux agents russes dont la Grande-Bretagne demandait le rappel, Rasokolnikoff à Kaboul, et Choumatsky à Téhéran. Ce premier est en effet rappelé, mais par le jeu d'un simple mouvement diplomatique, mais le second reste à Téhéran, à condition d'être sage.

On ne peut guère se faire d'illusions sur l'inanité des engagements pris par Moscou. Et il faudrait beaucoup de simplicité pour s'imaginer que les promesses de 1923 seront mieux tenues que celles de 1921. Des deux agents russes dont la Grande-Bretagne demandait le rappel, Rasokolnikoff à Kaboul, et Choumatsky à Téhéran. Ce premier est en effet rappelé, mais par le jeu d'un simple mouvement diplomatique, mais le second reste à Téhéran, à condition d'être sage.

On ne peut guère se faire d'illusions sur l'inanité des engagements pris par Moscou. Et il faudrait beaucoup de simplicité pour s'imaginer que les promesses de 1923 seront mieux tenues que celles de 1921. Des deux agents russes dont la Grande-Bretagne demandait le rappel, Rasokolnikoff à Kaboul, et Choumatsky à Téhéran. Ce premier est en effet rappelé, mais par le jeu d'un simple mouvement diplomatique, mais le second reste à Téhéran, à condition d'être sage.

Ce que les Allemands Ont Payé

Grâces soient rendues à la commission des réparations. Elle vient de mettre à jour un tableau final, récapitulatif sur par son côté que l'Allemagne a versé aux alliés à la date du 31 décembre 1922.

Le tableau porte la signature de M. Andrew McFadyean, secrétaire général de la commission. M. Andrew McFadyean, comme son nom l'indique, est un Anglais, membre de la délégation anglaise. Nous ne nous trouvons donc pas en présence d'un document français, mais d'un document international, certifié authentique par un fonctionnaire anglais. Nul n'en peut contester l'exactitude.

Que dit le document? Il dit que, du 11 novembre 1918 (jour de l'armistice), jusqu'au 31 décembre 1922, l'Allemagne: 1. avait versé en monnaie d'or ou en devises étrangères 1,817,587,148 marks-or; 2. avait opéré des livraisons en nature (charbon, bateaux, câbles, camions, matières colorantes, etc.), pour 3,555,953,951 marks-or; 3. avait cédé des biens d'Etat dans les territoires qu'elle n'occupe plus (exception faite des biens de la zone de plébiscite de la Haute-Silésie non encore évalués), pour 2,553,905,488 marks-or.

En additionnant et, si vous le voulez bien, tirons une barre. Nous verrons que le total de toutes les sommes à porter à un titre quelconque au crédit de l'Allemagne s'élevait à la date du 31 décembre 1922 à 7,927,426,577 marks-or ou 1,981,856,644 dollars ou 396,371,328 livres sterling.

Voilà donc très exactement ce qu'a versé l'Allemagne en fait de réparations. Et la France, qu'a-t-elle payé? M. Raymond Poincaré a donné à la Chambre le chiffre de 98 milliards de francs payés à la date du 31 décembre 1922 pour le compte de l'Allemagne. Et M. Reibel, dans une réponse écrite à M. Boquet, député des Ardennes (réponse à la question 16,833, insérée à l'«Officiel» du 28 mars 1923), a apporté cette précision que 41,285,276,000 francs avaient été déjà payés aux seules victimes des dommages causés par la guerre.

Si nous transcrivons en dollars et en livres sterling les 98 milliards payés par la France—en prenant le cours moyen du change des quatre dernières années qui est de 12 francs environ pour le dollar et de 60 francs environ pour la livre sterling—nous voyons que la France avait approximativement décaissé au 31 décembre 1922, 1,633,000,000 livres sterling ou 1,865,000,000 dollars ou 32,660,000,000 marks-or.

Ainsi, nous avons face à face l'effort financier produit par les deux pays, le pays dévasté et le pays intact.

La France, avec ses 40 millions d'habitants, ses dix départements dévastés, ses 600 kilomètres de voies de chemin de fer ou de routes à refaire, ses 15,000 usines détruites, la perte de 33% de sa production de charbon, de 70% de sa production de sucre, de 55% de son énergie électrique, a tout de même trouvé 32 milliards de marks-or pour réparer les dommages qu'elle avait subis. Et l'Allemagne, avec ses 70 millions d'habitants, son territoire intact, sa production indemne, n'a pas même trouvé le moyen de payer 8 milliards de marks-or—c'est-à-dire le quart—pour réparer les dommages qu'elle a causés.

On nous parle toujours des chiffres «astronomiques» auxquels les alliés ont fixé la dette de réparations allemande. Est-ce que les 32 milliards de marks-or déjà versés par la France sont astronomiques? Est-ce qu'ils sont de la fantasmagorie lunaire ou bien ont-ils été dûment payés? Et si nous sommes bien sur terre quand nous comptons 32 milliards de marks-or versés par un pays dévasté de 40 millions d'habitants, pourquoi sommes-nous soudain projetés dans le firmament pléiétaire quand nous parlons de faire payer 50, 100 ou même 132 milliards de marks-or à un empire intact de 70 millions d'habitants?

En tout cas, le comité international d'enquête, dont on nous rebat les oreilles, si jamais il se réunit, aura sa besogne toute préparée par ces deux chiffres qu'on lui déposera sur sa table: 8 milliards de marks-or payés par l'Allemagne, 32 milliards de marks-or payés par la France. Si la France, en quatre ans, a versé 32 milliards de marks-or pour les réparations, combien en trente ans peut verser l'Allemagne?... Il n'y a pas besoin pour cela de faire de l'exagération. Il suffit de faire de l'arithmétique.—Stéphane Lauzanne.

En tout cas, le comité international d'enquête, dont on nous rebat les oreilles, si jamais il se réunit, aura sa besogne toute préparée par ces deux chiffres qu'on lui déposera sur sa table: 8 milliards de marks-or payés par l'Allemagne, 32 milliards de marks-or payés par la France. Si la France, en quatre ans, a versé 32 milliards de marks-or pour les réparations, combien en trente ans peut verser l'Allemagne?... Il n'y a pas besoin pour cela de faire de l'exagération. Il suffit de faire de l'arithmétique.—Stéphane Lauzanne.

En tout cas, le comité international d'enquête, dont on nous rebat les oreilles, si jamais il se réunit, aura sa besogne toute préparée par ces deux chiffres qu'on lui déposera sur sa table: 8 milliards de marks-or payés par l'Allemagne, 32 milliards de marks-or payés par la France. Si la France, en quatre ans, a versé 32 milliards de marks-or pour les réparations, combien en trente ans peut verser l'Allemagne?... Il n'y a pas besoin pour cela de faire de l'exagération. Il suffit de faire de l'arithmétique.—Stéphane Lauzanne.

En tout cas, le comité international d'enquête, dont on nous rebat les oreilles, si jamais il se réunit, aura sa besogne toute préparée par ces deux chiffres qu'on lui déposera sur sa table: 8 milliards de marks-or payés par l'Allemagne, 32 milliards de marks-or payés par la France. Si la France, en quatre ans, a versé 32 milliards de marks-or pour les réparations, combien en trente ans peut verser l'Allemagne?... Il n'y a pas besoin pour cela de faire de l'exagération. Il suffit de faire de l'arithmétique.—Stéphane Lauzanne.

En tout cas, le comité international d'enquête, dont on nous rebat les oreilles, si jamais il se réunit, aura sa besogne toute préparée par ces deux chiffres qu'on lui déposera sur sa table: 8 milliards de marks-or payés par l'Allemagne, 32 milliards de marks-or payés par la France. Si la France, en quatre ans, a versé 32 milliards de marks-or pour les réparations, combien en trente ans peut verser l'Allemagne?... Il n'y a pas besoin pour cela de faire de l'exagération. Il suffit de faire de l'arithmétique.—Stéphane Lauzanne.

En tout cas, le comité international d'enquête, dont on nous rebat les oreilles, si jamais il se réunit, aura sa besogne toute préparée par ces deux chiffres qu'on lui déposera sur sa table: 8 milliards de marks-or payés par l'Allemagne, 32 milliards de marks-or payés par la France. Si la France, en quatre ans, a versé 32 milliards de marks-or pour les réparations, combien en trente ans peut verser l'Allemagne?... Il n'y a pas besoin pour cela de faire de l'exagération. Il suffit de faire de l'arithmétique.—Stéphane Lauzanne.

En tout cas, le comité international d'enquête, dont on nous rebat les oreilles, si jamais il se réunit, aura sa besogne toute préparée par ces deux chiffres qu'on lui déposera sur sa table: 8 milliards de marks-or payés par l'Allemagne, 32 milliards de marks-or payés par la France. Si la France, en quatre ans, a versé 32 milliards de marks-or pour les réparations, combien en trente ans peut verser l'Allemagne?... Il n'y a pas besoin pour cela de faire de l'exagération. Il suffit de faire de l'arithmétique.—Stéphane Lauzanne.

En tout cas, le comité international d'enquête, dont on nous rebat les oreilles, si jamais il se réunit, aura sa besogne toute préparée par ces deux chiffres qu'on lui déposera sur sa table: 8 milliards de marks-or payés par l'Allemagne, 32 milliards de marks-or payés par la France. Si la France, en quatre ans, a versé 32 milliards de marks-or pour les réparations, combien en trente ans peut verser l'Allemagne?... Il n'y a pas besoin pour cela de faire de l'exagération. Il suffit de faire de l'arithmétique.—Stéphane Lauzanne.

En tout cas, le comité international d'enquête, dont on nous rebat les oreilles, si jamais il se réunit, aura sa besogne toute préparée par ces deux chiffres qu'on lui déposera sur sa table: 8 milliards de marks-or payés par l'Allemagne, 32 milliards de marks-or payés par la France. Si la France, en quatre ans, a versé 32 milliards de marks-or pour les réparations, combien en trente ans peut verser l'Allemagne?... Il n'y a pas besoin pour cela de faire de l'exagération. Il suffit de faire de l'arithmétique.—Stéphane Lauzanne.

A Propos de Pasteur

Ceux qui ont appris dans leur jeunesse, si peu qu'ils aient subi l'influence des Homais de notre libre pensée radicale, que la religion en général et la catholique en particulier ne sont que de maléfiques manifestations de l'obscurantisme, doivent être un peu déconcertés—si la libre pensée n'a pas été en eux toute faculté de penser—d'apprendre que Pasteur resta toute sa vie un fervent catholique.

Eh! oui! le génial savant qui est le plus grand nom de la science moderne, après avoir vécu ce dix-neuvième siècle qui avait dit et écrit contre le catholicisme tout ce qu'il est possible de dire et d'écrire, avait conservé la foi du charbonnier: comme une foule d'autres savants et d'autres penseurs, il considérait que le domaine de la science et le domaine de la religion n'avaient rien de commun, et que la science et la religion répondaient à deux besoins, également profonds, de l'esprit humain.

Est-ce un exemple aussi illustre, maintenant que le cataclysme de la guerre mondiale et de la révolution bolcheviste russe nous a fournis à tous ample matière à méditation, ne devrait pas amener le parti républicain français à réfléchir un peu sur la politique qu'il a suivie à l'égard de l'obscurantisme depuis 50 ans?

Car enfin, Pasteur, que le président de la République vient de fêter jusque dans son village natal de Franche-Comté, n'est qu'un de ces «calotins» dont le symbole est: l'éteignoir, et dont la République laïque et anticatholique une et indivisible, doit surveiller les tendances réactionnaires. La République, la vraie République, c'est l'esprit laïque, irréligieux et athée, ou, comme on dit, pour ne pas trop offenser le corps électoral, l'esprit anticlérical. A qui se reconnaît un bon républicain, sinon à sa rupture avec Rome? Après tout, malgré toute sa science, Pasteur n'était qu'une victime et un suppôt de l'obscurantisme.

Malheureusement, après cinquante ans de cette lutte contre l'obscurantisme, que voyons-nous? Nous voyons que les assises de la société sont ébranlées, et que, après avoir à peu près détruit en l'espace d'une génération—de 1881 à 1914—toute croyance religieuse dans l'âme des enfants, nous voyons poindre de nouvelles générations en qui les croyances patriotiques à leur tour sont entamées, et qui commencent à discuter, dès l'âge de dix-huit ans—c'est l'âge où de mon temps nous arrivions déjà à l'émancipation presque intégrale—toutes les bases de la civilisation. Nous républicains opportunistes de 1881 ont préparé les voies aux radicaux combistes, ont été les fourriers du socialisme international et révolutionnaire, et les socialistes internationalistes et révolutionnaires ont été les recruteurs du communisme et du bolchevisme.

Pendant que le parti républicain glisse sur cette pente qui mène à l'abîme, l'individualisme forcené de la France déchristianisée a imaginé et pratiqué sur une vaste échelle la restriction volontaire des naissances, et le fléau de la dépopulation mène directement la nation au tombeau.

Dans cette course à l'abîme et au tombeau—où la victoire de la Marne a marqué pour nous un moment d'arrêt—nous serions déjà arrivés au but si la partie de la population qui est heureusement restée plongée dans les ténèbres de l'obscurantisme ou qui croissait Pasteur, n'avait pas, par sa résistance obstinée, retardé l'heure de la catastrophe définitive et donné à la France une chance de se ressaisir et de se sauver.

Que les républicains sincères m'en croient: le cas de ce calotin de Pasteur est pour nous tous, libres penseurs, un excellent sujet de méditation pendant ce jour où nous célébrons son centenaire.—Gustave Herve.

Que les républicains sincères m'en croient: le cas de ce calotin de Pasteur est pour nous tous, libres penseurs, un excellent sujet de méditation pendant ce jour où nous célébrons son centenaire.—Gustave Herve.

Que les républicains sincères m'en croient: le cas de ce calotin de Pasteur est pour nous tous, libres penseurs, un excellent sujet de méditation pendant ce jour où nous célébrons son centenaire.—Gustave Herve.

Que les républicains sincères m'en croient: le cas de ce calotin de Pasteur est pour nous tous, libres penseurs, un excellent sujet de méditation pendant ce jour où nous célébrons son centenaire.—Gustave Herve.

Que les républicains sincères m'en croient: le cas de ce calotin de Pasteur est pour nous tous, libres penseurs, un excellent sujet de méditation pendant ce jour où nous célébrons son centenaire.—Gustave Herve.

Que les républicains sincères m'en croient: le cas de ce calotin de Pasteur est pour nous tous, libres penseurs, un excellent sujet de méditation pendant ce jour où nous célébrons son centenaire.—Gustave Herve.

Que les républicains sincères m'en croient: le cas de ce calotin de Pasteur est pour nous tous, libres penseurs, un excellent sujet de méditation pendant ce jour où nous célébrons son centenaire.—Gustave Herve.

Que les républicains sincères m'en croient: le cas de ce calotin de Pasteur est pour nous tous, libres penseurs, un excellent sujet de méditation pendant ce jour où nous célébrons son centenaire.—Gustave Herve.

Que les républicains sincères m'en croient: le cas de ce calotin de Pasteur est pour nous tous, libres penseurs, un excellent sujet de méditation pendant ce jour où nous célébrons son centenaire.—Gustave Herve.

Que les républicains sincères m'en croient: le cas de ce calotin de Pasteur est pour nous tous, libres penseurs, un excellent sujet de méditation pendant ce jour où nous célébrons son centenaire.—Gustave Herve.

Que les républicains sincères m'en croient: le cas de ce calotin de Pasteur est pour nous tous, libres penseurs, un excellent sujet de méditation pendant ce jour où nous célébrons son centenaire.—Gustave Herve.

Que les républicains sincères m'en croient: le cas de ce calotin de Pasteur est pour nous tous, libres penseurs, un excellent sujet de méditation pendant ce jour où nous célébrons son centenaire.—Gustave Herve.

Pierre Loti a L'Académie

Le grand écrivain a raconté dans quelles circonstances lui parvint la nouvelle de son élection à l'Académie française. Ce délicieux récit forme l'exorde du discours de réception qu'il prononça le 7 avril 1922.

J'étais loin de France, naviguant sur un des cuirassés de l'escadre et arrivé de la veille au port d'Alger, le jour où votre compagnie, Messieurs, me fit le grand honneur inattendu de me donner ici la place vide qu'Octave Feuillet avait laissée.

Ce fut pour moi un inoubliable soir que celui du 21 mai 1891. L'élection avait eu lieu dans le jour,—et moi, par incroyable aboules de ce grand triomphe, peut-être aussi par je ne sais quel tranquille fatalisme d'Oriental qui me reste au fond de l'âme, j'avais passé mon temps, l'esprit distraité et presque sans penser, à errer tout en haut du vieux Alger, dans ces quartiers morts et ensevelis de chaux blanche qui entourent une mosquée antique et très sainte: un des lieux du monde où j'ai toujours rencontré le sentiment le plus intime, et aussi le plus calmé du néant des choses terrestres...

Le soleil baissant, je redescendis vers le port, pour regagner mon navire où m'appelaient un service de nuit; avant de rentrer cependant, je voulus aller au bureau de la marine, où l'on porte les dépêches qui nous sont destinées, pensant bien que quelque ami aurait pris soin de me dire quel était l'élue nouveau et combien de vos voix, Messieurs, s'étaient égarées sur le marin errant que j'étais.—Alors, pour me faire conduire à ce quartier solitaire du vieux port où le bureau de la marine est établi, je pris une barque sur le quai, une lilliputiennne barquée, la seule qui se trouvait là, menée par deux rameurs comiques, que je vois encore, et qui étaient de tout petits enfants.—Il était déjà fermé, ce bureau, quand j'arrivai: un matelot, qui montait la garde aux environs, après avoir trouvé à grand-peine une clef pour l'ouvrir, chercha, dans l'étagère des lettres, la case réservée à mon navire: elle était remplie d'un monceau de petits papiers bleus qui, depuis deux heures, n'avaient cessé d'arriver à mon adresse,—et, au lieu d'une dépêche que j'attendais, ce matelot, très étonné, m'en remit de quoi remplir mes deux mains.

J'avais compris, avant même d'avoir déchiré la première. Et une sorte d'éblouissement me vint, qui était plutôt mélancolique et ressemblait presque à de l'effroi...

Je remontai sans mot dire dans ma très petite barque à équipage d'enfants, qui en vérité était maintenant bien modeste pour porter ma fortune nouvelle, et tant que dura le trajet jusqu'à mon navire, tout en glissant sur l'eau tranquille, je déchirai un à un les papiers bleus, lisant de près, aux dernières lueurs rouges du jour, dans le beau crépuscule commençant, ces félicitations qui m'arrivaient de toutes parts, et où les mots joie, bonheur, revenaient toujours à côté du mot gloire. Dans ce calme du jour de printemps qui finissait, cet instant me semblait solennel—comme chaque fois qu'un grand pas vient d'être franchi dans la vie; je sentais même une sorte d'angoisse étrange, comme si un manteau trop magnifique—mais en même temps trop lourd, trop immobilisant—eût été tout à coup jeté sur mes épaules. Et puis, je songeais à celui dont le départ m'avait ouvert ces portes, et qui précisément avait été, dans le monde des lettres, le premier déclaré de tous mes amis intellectuels; il me semblait qu'en prenant sa place, je le plongerais plus avant dans la grande nuit où nous allons tous.

Il fallut mon arrivée à bord, la bonne et franche joie du très charmant amiral qui nous commandait, la fête que me firent mes chers camarades du carré, pour me donner enfin à entendre que cette gloire un peu effrayante était vraiment une chose heureuse;—et j'avoue, par exemple, que je finis très gaiement la soirée au milieu d'eux.

Des différentes légendes, que mon constant éloignement a laissées se former autour de moi, et qui sont en général pour faire sourire, celle-ci par hasard s'est trouvée fondée: je ne lis jamais. C'est vrai; par paresse d'esprit, par frayeur inexplicable de la pensée écrite, par je ne sais quelle lassitude avant d'avoir commencé, je ne lis pas. Ce qui m'empêche que, si par hasard j'ai ouvert un livre, je suis très capable de me passionner pour lui, quand il en vaut la peine.

Qu'on me pardonne mon insistance sur ce point; elle est pour m'excuser d'avouer qu'avant mon élection à l'Académie française je ne connaissais d'Octave Feuillet que deux livres, lus dans mon extrême jeunesse, et à quelque vingt ans.—Lus avec passion, par exemple, dans le calme des soirs en mer, à bord du premier navire qui m'emporta vers ces pays de soleil, rêvés depuis mon enfance. Ils s'intitulaient Sibylle et Julia de Trécar.

Qu'on me pardonne mon insistance sur ce point; elle est pour m'excuser d'avouer qu'avant mon élection à l'Académie française je ne connaissais d'Octave Feuillet que deux livres, lus dans mon extrême jeunesse, et à quelque vingt ans.—Lus avec passion, par exemple, dans le calme des soirs en mer, à bord du premier navire qui m'emporta vers ces pays de soleil, rêvés depuis mon enfance. Ils s'intitulaient Sibylle et Julia de Trécar.

Qu'on me pardonne mon insistance sur ce point; elle est pour m'excuser d'avouer qu'avant mon élection à l'Académie française je ne connaissais d'Octave Feuillet que deux livres, lus dans mon extrême jeunesse, et à quelque vingt ans.—Lus avec passion, par exemple, dans le calme des soirs en mer, à bord du premier navire qui m'emporta vers ces pays de soleil, rêvés depuis mon enfance. Ils s'intitulaient Sibylle et Julia de Trécar.

Qu'on me pardonne mon insistance sur ce point; elle est pour m'excuser d'avouer qu'avant mon élection à l'Académie française je ne connaissais d'Octave Feuillet que deux livres, lus dans mon extrême jeunesse, et à quelque vingt ans.—Lus avec passion, par exemple, dans le calme des soirs en mer, à bord du premier navire qui m'emporta vers ces pays de soleil, rêvés depuis mon enfance. Ils s'intitulaient Sibylle et Julia de Trécar.

Qu'on me pardonne mon insistance sur ce point; elle est pour m'excuser d'avouer qu'avant mon élection à l'Académie française je ne connaissais d'Octave Feuillet que deux livres, lus dans mon extrême jeunesse, et à quelque vingt ans.—Lus avec passion, par exemple, dans le calme des soirs en mer, à bord du premier navire qui m'emporta vers ces pays de soleil, rêvés depuis mon enfance. Ils s'intitulaient Sibylle et Julia de Trécar.

Qu'on me pardonne mon insistance sur ce point; elle est pour m'excuser d'avouer qu'avant mon élection à l'Académie française je ne connaissais d'Octave Feuillet que deux livres, lus dans mon extrême jeunesse, et à quelque vingt ans.—Lus avec passion, par exemple, dans le calme des soirs en mer, à bord du premier navire qui m'emporta vers ces pays de soleil, rêvés depuis mon enfance. Ils s'intitulaient Sibylle et Julia de Trécar.

Qu'on me pardonne mon insistance sur ce point; elle est pour m'excuser d'avouer qu'avant mon élection à l'Académie française je ne connaissais d'Octave Feuillet que deux livres, lus dans mon extrême jeunesse, et à quelque vingt ans.—Lus avec passion, par exemple, dans le calme des soirs en mer, à bord du premier navire qui m'emporta vers ces pays de soleil, rêvés depuis mon enfance. Ils s'intitulaient Sibylle et Julia de Trécar.

Qu'on me pardonne mon insistance sur ce point; elle est pour m'excuser d'avouer qu'avant mon élection à l'Académie française je ne connaissais d'Octave Feuillet que deux livres, lus dans mon extrême jeunesse, et à quelque vingt ans.—Lus avec passion, par exemple, dans le calme des soirs en mer, à bord du premier navire qui m'emporta vers ces pays de soleil, rêvés depuis mon enfance. Ils s'intitulaient Sibylle et Julia de Trécar.

Qu'on me pardonne mon insistance sur ce point; elle est pour m'excuser d'avouer qu'avant mon élection à l'Académie française je ne connaissais d'Octave Feuillet que deux livres, lus dans mon extrême jeunesse, et à quelque vingt ans.—Lus avec passion, par exemple, dans le calme des soirs en mer, à bord du premier navire qui m'emporta vers ces pays de soleil, rêvés depuis mon enfance. Ils s'intitulaient Sibylle et Julia de Trécar.

Dans la Presse

LES FRANÇAIS EN ALLEMAGNE
Nous lisons dans le «Journal d'Alsace et de Lorraine»:

La chute du mark n'empêche pas les magasins d'être bien achalandés et de regorger de marchandises et de clients. Cependant, la vie est relativement chère. Les prix tendent à équilibrer ceux du marché mondial, notamment en ce qui concerne l'habillement et les victuailles.

D'autre part, la hausse des devises étrangères favorise les transactions commerciales avec les étrangers, et les usines dans beaucoup d'endroits, embauchent à nouveau des ouvriers.

Mais il est une chose qu'il faut signaler aux Français et aux Belges, c'est de ne pas se rendre en Allemagne. Malgré leurs passeports, ils ne sont pas admis, beaucoup d'entre eux ont été arrêtés et quelques-uns ont du faire de la prison préventive sous l'inculpation d'espionnage.

Si malgré la surveillance sévère exercée à la frontière, ils réussissent à pénétrer dans le Reich, ils s'exposent s'ils sont reconnus, à n'être servis nulle part et à payer des taxes s'élevant au sextuple des prix courants.

Dans certains milieux on parle de mouvements bolchevistes en préparation.

En attendant la démission des Allemands est grande d'avoir vu le ministre Poincaré rester au pouvoir pour la défense du bon droit de la France.

LES ETATS-UNIS ET LA SOCIÉTÉ DES NATIONS
Paris.—Parlant ici aujourd'hui devant les membres de l'Association de la presse anglo-américaine, le général Charles H. Sherrill, qui était autrefois ministre des Etats-Unis dans la République Argentine, a émis l'idée d'envoyer un ambassadeur américain permanent à la Société des Nations à Genève et d'avoir à Washington un ambassadeur de la Société.

«La Société des Nations», a dit le général Sherrill, «n'est pas un «super-gouvernement» de l'Europe, mais il est certainement un gouvernement de contrôle».

Un tel échange d'ambassadeurs, a fait remarquer l'orateur, permettrait au gouvernement américain d'être immédiatement mis au courant de toutes questions